

MUSEE DE LA BD

Le grand virage des 25 ans

Ne dites plus Centre belge de la bande dessinée mais Musée de la BD. Pour son quart de siècle, le temple belge du 9^e art propose de nouvelles expos et se projette hors les murs de Victor Horta. En primeur, les projets de Jean Auquier, patron des lieux.

Par **Olivier Rogeau**

L y a vingt-cinq ans, les fondateurs du temple belge du 9^e art, installé rue des Sables, à Bruxelles, n'avaient pas voulu donner à l'institution le nom de « musée ». Une appellation jugée alors « pas assez moderne », « trop XIX^e ». Un quart de siècle plus tard, au moment de fêter son jubilé, le Centre belge de la bande dessinée se réapproprie officiellement (publication au *Moniteur*) le nom de Musée de la BD. Explications de son patron, Jean Auquier: « Si vous demandez à un taxi de vous conduire au Musée de la BD, il vous dépose ici. Alors, autant récupérer le nom. D'autant qu'il y a de plus en plus de risques qu'on se le fasse piquer par un concurrent. »

Autre info révélée par Jean Auquier: le soutien que son institution va apporter à la création d'un futur Musée de la BD français, en voie d'aménagement dans les murs d'une abbaye du Rousillon (Provence-Alpes-Côte d'Azur). « Les initiateurs de ce projet nous ont sollicités, parmi d'autres musées. Nous avons répondu présent. Les lieux, situés à Caunes-Minervois, sont gigantesques. Nous allons aider au développement du site. Quand il verra le jour, nous y ferons tourner nos expos et nous y enverrons nos auteurs. Notre avenir passe par les réseaux et notre mission est de promouvoir la BD sans limite de genres et de lieux. »

Un musée déconseillé !

Que d'ambitions ! On en oublierait le passé récent quelque peu troublé du Centre belge de la bande dessinée. Fin mai 2009, à quelques mois de son ving-

tième anniversaire, le CBBDD tremblait sur ses bases. Un effet de l'arme à ultrasons imaginée naguère par le professeur Tournesol ? Pas vraiment. Le responsable de ce séisme digne de l'éruption du Karamako n'était autre que le très peu tintinophile ministre-président PS de la Région de Bruxelles-Capitale. Charles Picqué déplorait, dans une interview donnée au site spécialisé *Actua BD*, « l'insuffisance, l'incompétence et le manque de qualité du CBBDD ». Il ajoutait, sans faire dans la dentelle, qu'il déconseillait aux touristes de passage à Bruxelles de se rendre sur place ! Inclure le musée dans une visite BD de la capitale était, selon lui, « anti-productif, vu l'image renvoyée ».

Cinq ans plus tard, Jean Auquier se remémore « de façon cuisante » ces attaques. « C'était dur. L'ex-ministre-président était entouré de gens qui ne nous aimaient pas. Pour certains post-adolescents, tout ce qui ressemble à un musée n'a pas d'intérêt. Mais la critique aide à avancer. Aujourd'hui, il y a encore dans ces murs quelques présentations poussièreuses, mais de moins en moins. On rénove, avec nos moyens. Le milieu de la BD, qui avait déploré les scénographies trop longtemps inchangées de nos expositions permanentes, se félicite du lifting opéré. »

La diversité du langage BD

Rangées au placard, les planches originales jusqu'ici exposées dans les vitrines ? Pas toutes. Mais le musée montre aussi, désormais, la diversité du langage BD au XXI^e siècle – albums classiques, mangas, romans graphiques... – et la façon actuelle de fabriquer une bande dessinée. « Nous présentons notamment la tablette graphique d'Ys-laire », indique Jean Auquier. Un nouvel espace consacré à Peyo et aux Schtroumpfs est inauguré ces jours-ci en face de la grande fresque représen-

tant Moulinsart, qui mériterait un rafraîchissement. Au même moment débute une exposition temporaire intitulée *Bruxelles ma bulle*, événement destiné à marquer les 25 ans du Centre.

Hébergé dans les anciens magasins Waucquez, bâtiment Art nouveau signé Victor Horta (1906), le CBBDD a accueilli, l'an dernier, près de 200 000 visiteurs payants. Un chiffre qui ne prend pas en compte les 25 000 à 30 000 personnes par an qui se rendent

●●● dans le grand hall, la bibliothèque, la librairie ou la brasserie, mais n'entrent pas dans la partie muséale, en haut de l'escalier. La fréquentation du musée augmente de plus ou moins 3 % par an, selon Jean Auquier. « Le début 2014 n'a pas été brillant, constate-t-il, mais l'été pluvieux, lui, nous a été très bénéfique. »

Seuls 17 % des visiteurs du CBBDD sont Belges. Parmi les étrangers, la moitié sont Français. « Depuis quelques années, les Chinois sont de plus en plus nombreux, ajoute le patron du musée. Nous avons

mis à leur disposition, en chinois, un texte téléchargeable au départ de notre site et un petit guide papier consacré à nos expositions permanentes. L'effort fait depuis vingt ans pour que Bruxelles ne se réduise pas à son image de capitale européenne commence à porter ses fruits. »

Pas assez culturel, pas assez populaire

Le budget annuel du Musée de la BD tourne autour des 2 millions d'euros par an, autofinancés à hauteur de 92 %.

Le solde vient des pouvoirs publics : soit, par an, 120 000 euros de la Région bruxelloise pour la réalisation de quatre expos temporaires, 48 000 euros de la Communauté française et 20 000 euros de la Cocon, l'organe compétent pour les institutions flamandes de Bruxelles.

A cela s'ajoute le coup de pouce du fédéral, qui renonce à faire payer le loyer du bâtiment, à titre de service rendu à l'image de la Belgique à l'étranger. En revanche, le sponsoring privé, dont les créateurs du musée attendaient beaucoup, n'est plus qu'un souvenir: « Pour les dirigeants du secteur privé, la bande dessinée, ce n'est pas aussi "culturel" que le Concours Reine Elisabeth et pas aussi populaire que le football », déplore Jean Auquier.

Hors brasserie et librairie, le musée représente 29 contrats d'emploi (18 équivalents temps plein). « Equilibrer le budget a été un défi permanent ces cinq dernières années, marquées par l'installation de la fibre optique dans les salles et par le renouvellement des expositions permanentes », indique le patron des lieux. Prochaine étape: l'interactivité. En clair, l'idée est d'aménager, dans les derniers espaces libres, plusieurs écrans de consultation de planches de BD.

« Mon vœu le plus cher est qu'on ait plus de visiteurs satisfaits. Je vois encore trop de gamins d'une quinzaine d'années conduits ici par leur prof ou par leurs

parents et qui traînent dans les escaliers, peu intéressés par la bande dessinée. Nous devons être scientifiquement exacts dans nos présentations, mais aussi créatifs. Il faut valoriser notre patrimoine dans le langage d'aujourd'hui. J'espère que ce musée ne sera pas, dans vingt-cinq ans, un lieu tourné vers le XX^e siècle. Il devra parler à la société de 2039, même si les présentations se font avec des galeries virtuelles. » ● O.R.

DE BRUXELLES À COMPOSTELLE

« Ainsi, un matin, on quitte son quotidien qui semble avoir perdu son sens pour partir sur les chemins. On s'éloigne dans le vent et la poussière, en sachant que l'on va vivre une expérience intense. » Ces deux phrases clôturent le premier tome des *Chemins de Compostelle*, le nouvel album de Jean-Claude Servais, qui paraît dans quelques jours et dont nous publions, ci-contre, et en primeur l'une des planches consacrée à Bruxelles. Le dessinateur et conteur gaumais a en effet choisi la Grand-Place comme point de départ de l'itinéraire de Blanche, son personnage principal, vers Saint-Jacques-de-Compos-

telle. Un départ pour un « voyage alchimique », parallèle au chemin emprunté massivement par les Européens depuis les années 1980. Pour l'académicien Jean-Christophe Ruffin, auteur du best-seller *Immortelle randonnée*, *Compostelle malgré moi*, paru en 2013, le célèbre pèlerinage est une « initiation par le corps qui a pour effet, sinon pour vertu, de faire oublier les raisons qui ont amené à s'engager ». Servais, lui, n'a pas été seulement inspiré par cette rupture avec le quotidien. Grand amateur d'histoires de fées et de magie, de contes médiévaux et ardennais, il s'est passionné pour les mystères qui entourent l'histoire du chemin. Des similitudes culturelles entre les régions traversées - pierres levées, vierges noires, statues de saint Michel... - supposent peut-être la présence antérieure, sur les chemins, d'une civilisation latine ou celtique. Le voyage vers la Galice porterait aussi, selon certains, la trace d'un voyage initiatique ayant sa source dans l'alchimie. Servais n'a pas cherché plus loin le fil rouge de son récit. ● O.R.

**Les chemins de Compostelle, t. 1
Petite licorne, par Servais, Dupuis.**